

IL FAUT QU'UNE PORTE SOIT OUVERTE OU FERMÉE

Henri BÉHAR

La revue *Méhusine* s'est donné pour mission d'analyser le surréalisme sous toutes ses formes et dans tous ses états, des origines à ce jour. Nous avons toujours dit qu'une telle ambition ne peut se borner à la simple observation du groupe (à composition variable) réuni autour d'André Breton, et que nous nous devons de dégager tous les prolongements liés à cette activité. C'est là, me semble-t-il, une nécessité scientifique et une garantie pour percevoir l'ampleur réelle du surréalisme, pour comprendre qu'il constitue un courant autrement plus fécond qu'un simple dilettantisme littéraire.

À partir de l'université Paris III-Sorbonne Nouvelle, à laquelle est rattaché le Centre de recherche sur le surréalisme (équipe reconnue par le Centre National de la Recherche Scientifique), la revue fait appel à des spécialistes de tous les pays, pour peu qu'ils acceptent de lui confier leurs travaux. Elle réunit ainsi un nombre important de collaborateurs, comme on le verra dans les pages suivantes, chercheurs européens (France, Belgique, Portugal, Espagne, Angleterre, Allemagne, Pays-Bas, Roumanie...), américains (Canada, États-Unis), orientaux...

Ce caractère international est sensible également dans la volonté d'analyser les répercussions du surréalisme partout où elles sont observables, tant en Suède qu'en Égypte, tant en Roumanie qu'au Pérou...

La même diversité se manifeste évidemment dans les sujets abordés par les études publiées. Les livraisons de *Méhusine* sont attentives à toutes les formes prises par les pratiques surréalistes (littérature, arts plastiques, photographie, revues...), à l'écho que le surréalisme reçut parmi d'autres groupes d'avant-garde, dans la presse française ou plus généralement dans la société française ou ailleurs. De sorte que les grands phares du surréalisme ne sont jamais négligés. Rappelons, pour mémoire, les livraisons consacrées à la Hongrie, au Mexique, à l'Europe surréaliste, celles qui traitaient de l'ensemble de l'œuvre de Jean-Hans Arp, Raymond Roussel, Maxime Alexandre, René Crevel, et tous les volumes abordant une problématique spécifique.

À cet égard, le reproche qui nous a été fait récemment me paraît pour le moins exiger une franche discussion. On a souhaité « un renouvellement des thèmes de la revue et que, dans cette perspective, au-delà des articles privilégiant André Breton et son entourage immédiat, prennent place des travaux consacrés à ceux qui participèrent à la période fondatrice du surréalisme, et qui se sont, par la suite, éloignés ». L'ensemble des articles publiés depuis plus de vingt ans dans cette revue témoigne de sa diversité et de son refus des exclusives, de même que de sa volonté d'approfondissement.

C'est pourquoi, sans répondre directement à une critique infondée à nos yeux, il nous a semblé utile de traiter cette question du « Dedans-Dehors », du rapport des individus au centre et à la périphérie. Plusieurs cas de figure sont possibles. Si l'on exclut d'emblée ceux qui, à l'extérieur du mouvement, ont passé leur temps à lui dire ce qu'il devait faire, il y a ceux qui, de l'intérieur, n'ont pas supporté certaines prises de position et les ont critiquées ou s'y sont opposés, de façons diverses ; il y a ceux qui, de l'extérieur, ont jugé nécessaire d'admonester le surréalisme avec sympathie et compréhension, de lui montrer en quoi il devait échapper aux principes qu'il élaborait durement ; il y a ceux qui, mus par la force centrifuge, sont sortis du mouvement, abandonnés à leur sort, pour le regretter ou non ; inversement, il y a ceux qui ont été sensibles à sa force d'attraction, et s'y sont retrouvés.

Implicitement, se trouve posée la question de la nature même du mouvement et de ses limites. De ce que signifie être dedans par rapport à être dehors. De ce que, dans les années trente, on se plaisait à nommer « l'orthodoxie intellectuelle ». De ce que, plus avant, on appelait « l'endehors », c'est-à-dire l'anarchie. Que serait donc le refus des règles à l'égard d'un mouvement qui, justement, prétendait les refuser toutes ?

On le voit, ce n'est plus seulement une question socio-historique qui se pose, celle de l'appartenance à un groupement qui n'a jamais délivré de carte d'inscription, mais, plus généralement, un problème éthique autant qu'esthétique, celui de l'adhésion à la morale surréaliste et aux principes esthétiques qui en découlent. Dès lors s'ouvre une dernière posture, celle de l'adhésion mentale, sans participation aucune. Le surréalisme serait alors parvenu à une influence généralisée, où le centre aurait envahi la périphérie en perdant sa qualité de centre. Les interrogations de Philippe Jaccottet à ce sujet, analysées par Jeanne-Marie Baude, auraient pu nous servir de protocole.

Encore qu'il y ait beaucoup à dire sur les exclusions prononcées par André Breton au nom du collectif qu'il animait, nous nous sommes refu-

sés à aborder une fois de plus cette question. Assez d'ouvrages à prétention plus ou moins historique l'ont fait ou le feront, témoin le récit d'Alain Joubert, dont il a été rendu compte sur notre site internet¹.

Pour souligner le phénomène des entrées et des sorties du groupe militant, à diverses époques de son existence, le présent numéro a choisi de s'intéresser à ceux qui, au cours de son activité créatrice, n'ont fait que passer ou même le regarder de loin. Des études sont consacrées à tous ceux qui, de Julien Gracq à Henri Michaux, ont traversé le surréalisme et en ont été marqués, d'une manière ou d'une autre, en l'influençant par là-même. Ceci dans tous les domaines couverts par le mouvement, et en tous lieux.

Aussi trouvera-t-on dans ce volume des aperçus inédits et souvent provocateurs, aux yeux de la critique surréalisante, sur Pierre Drieu La Rochelle et Pierre Mac Orlan ou encore Julien Green, Saint-John Perse, Georges Bataille, sur les épigones aussi bien que sur des continuateurs insoupçonnés comme Michel Butor, Bryon Gysin, Kenneth White. Le cinéma et le théâtre n'y sont pas oubliés.

L'objectif n'est pas de surprendre ni de choquer mais bien de montrer ce qu'aurait pu devenir le surréalisme s'il n'avait lui-même défini son orthodoxie. Et, simultanément, de voir par quoi il a pu attirer de nouveaux créateurs qui, à leur tour, se sont montrés insatisfaits au point de s'en aller ailleurs tailler leur propre route.

Comme chaque livraison, celle-ci contient une section de « Variété », si abondante qu'il a fallu reporter au prochain numéro les comptes rendus. On lira avec intérêt, j'ose le croire, la mise au point d'un neurophysiologue sur la question de l'écriture automatique. Elle est de nature à reconsidérer, sous l'angle scientifique, l'un des dogmes fondateurs du surréalisme.

Les portes qui mordent sont définitivement ouvertes.

1. Alain Joubert, *Le Mouvement des surréalistes ou le fin mot de l'histoire. Mort d'un groupe, naissance d'un mythe*, éditions Maurice Nadeau, 2001. Recension de Stéphanie Caron dans la rubrique LU à l'adresse suivante : http://www.cavi.univ-paris3.fr/Rech_sur/index.html